

Orange revêt ses habits d'opéra

Philippe Gut

July 11, 2006

Chorégies . Samedi s'est jouée Aida de Verdi, dans un théâtre flambant neuf.

Le 21 juin, fut inauguré le toit qui doit désormais protéger le célèbre mur du théâtre antique d'Orange des agressions de la pollution contemporaine ; lui qui avait résisté aux assauts du temps depuis deux millénaires était menacé de ruine à brève échéance. Au terme de dix ans d'études et de travaux, la nouvelle couverture de scène (le « proscenium » des Romains) a été mise en place. Ce toit de 1 000 mètres carrés, d'un poids total de 200 tonnes, est en verre, doublé d'une membrane acoustique, soutenu par une poutre d'acier de 70 mètres de long. Coût de l'opération : 5 millions d'euros financés à 50 % par l'État, à 45 % par la région PACA et le département de Vaucluse et... à 5 % par la ville d'Orange. Le maire (villieriste), Jacques Bompard, avait omis d'inviter à l'inauguration les représentants des chorégies qui font la gloire de cet édifice, leur directeur général et leur président (en outre député de la circonscription), son ennemi intime, Thierry Mariani (UMP).

La véritable inauguration eut lieu ce 8 juillet avec une représentation extraordinaire d'Aida, l'opéra de Verdi le plus populaire (c'était la 10e fois qu'on le montait à Orange) dans une réalisation digne d'éloges de Charles Roubaud. Sa qualité première était d'exalter le mur et de faire oublier son toit qui ne nuisait nullement au spectacle féerique se déroulant sous les yeux éblouis des spectateurs. Une mise en scène dépouillée, s'inscrivant dans une scénographie architecturale d'Emmanuelle Favre, en parfait accord avec le cadre sous les sombres lumières d'une grande sobriété de Vladimir Lukasevitch. Le fameux mur lui-même était un élément essentiel du décor sur lequel des projections géantes subtilement animées évoquaient les lieux de l'action. La foule des figurants, les cent dix choristes remarquablement coordonnés par Patrick-Marie Aubert, étaient habillés, tout comme les protagonistes, par Katia Dufлот qui sait comme nul autre créer des costumes d'une inventivité, d'une richesse visuelle et d'un goût très sûrs.

On sait que, dans cet opéra intimiste, le moment très attendu du grand public est pourtant la scène du triomphe de Radamès ponctué par le défilé des troupes égyptiennes au son des fameuses trompettes, le ballet des esclaves suivi de la libération des prisonniers éthiopiens. On eut là un superbe tableau, magnifiquement dressé (l'arrivée de Radamès sur la barque royale fut un grand moment), éclatant de lumière, riche en couleurs, ponctué du ballet très original et fort bien réglé de Brice Mousset, parfaitement intégré au drame. Quant aux protagonistes, on ne pouvait rêver plus belle - distribution.

Certes Roberto Alagna (Radamès) déçut quelque peu : ce soir-là sa voix d'or n'avait pas la vigueur et l'éclat qu'on lui connaît et il manquait d'allant. En revanche, le baryton coréen Seng Hyoun Ko campa un formidable Amonasro et dans des rôles dits « secondaires », mais qu'il faut bien jouer et chanter, Marie-Paule Dotti, Daniel - Borowski et Martial Defontaine étaient excellents. Mais les grandes triomphatrices de la soirée furent les chanteuses américaines Indra Thomas Aida, impériale, émouvante, à la voix d'une subtilité étonnante dans tous les registres, et Marianne Cornetti, Amnérís d'une grande humanité, royale mais aussi amoureuse repoussée et ulcérée, somptueuse mezzo soprano. Et un fabuleux Orchestre de Lyon sous la houlette charismatique de Michel Plasson qui fit merveille. Théâtre antique comble et comblé.